

venoit pas de lui, il eût permis que mon égarement augmentât au lieu de diminuer ?

Ces considérations, jointes aux raisonnemens solides de tant d'hommes très saints et très savans que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque ma mauvaise vie m'épouvante et me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je fais actuellement oraison, et les jours que je jouis d'une douce tranquillité, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savans et les plus saints hommes du monde s'assembleroient pour me convaincre que je suis dans l'erreur, qu'ils me feroient souffrir tous les tourmens imaginables pour me contraindre à le croire, et que de mon côté je m'efforcerois d'entrer dans leurs sentimens, il me seroit impossible d'en venir à bout, et de me persuader que les faveurs inestimables que je reçois de Dieu viennent du démon.

Il est vrai qu'en de certains temps, lorsqu'on a voulu effectivement me l'insinuer, j'ai été agitée de très grandes craintes, considérant d'une part le mérite et la sincérité de ceux qui entreprenoient de le prouver, et de l'autre que mes péchés pouvoient bien mériter une telle punition; mais une seule de ces paroles surnaturelles ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçoit si fort de mon esprit toutes ces craintes, que je me trouvois confirmée plus que jamais dans la croyance que ce qui se passoit en moi venoit de Dieu.

Ce n'est pas que je ne sache qu'il s'y peut mêler quelquefois certaines choses qui viennent du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ces illusions produisent des effets si différens de ceux qui naissent des grâces qu'on reçoit de Dieu, que je

ne puis croire qu'une personne qui en a quelque expérience s'y puisse laisser tromper. Je puis cependant vous assurer, mon révérend père, que, quelque persuadée que je sois que ce qui se passe en moi vient de Dieu, je ne voudrois pour rien au monde m'engager à quoi que ce soit, que mon directeur, qui est meilleur et plus éclairé que moi, n'approuvât, et ne jugeât être du service de Dieu. Les grâces que Notre Seigneur m'a faites m'ont confirmée dans ce sentiment ; elles m'ont toujours portée à l'obéissance, et fait sentir le besoin que j'ai de ne rien cacher de tout ce qui m'arrive, aux personnes qui ont la bonté de se charger de ma conduite.

Dans les visions dont Dieu me gratifie, je suis souvent très sévèrement reprise de mes fautes, mais d'une manière qui me pénètre le cœur et qui me touche sensiblement. Les péchés de ma vie passée me sont représentés avec tant d'horreur, que je n'en puis soutenir la vue sans une extrême affliction et amertume de cœur, tant ce spectacle est affreux. D'autres fois je reçois dans ces visions des avis importans qui me découvrent le péril qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, dans les affaires que j'ai à traiter.

Quoique je me sois beaucoup étendue sur ce chapitre, il me paroît néanmoins que je ne l'ai pas encore assez détaillé, et que j'en dis trop peu, quand je pense à cet admirable changement que j'aperçois en moi au sortir de l'oraison ; changement qui n'empêche cependant pas que je ne me trouve ensuite très imparfaite et très mauvaise. Peut-être me séduis-je moi-même, faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que

par la différence sensible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

Rien n'est plus aisé que de reconnoître mes dispositions dans ce que je viens de rapporter, et de discerner les grandes grâces que Dieu m'a faites, tout indigne que j'en suis. Je sou mets le tout, mon père, à votre jugement, persuadée que vous connoissez parfaitement l'état de mon âme.

---

## CHAPITRE XVII.

SECONDE RELATION ÉCRITE EN 1562, ET ENVOYÉE A  
L'UN DE SES DIRECTEURS DONT ON NE SAIT PAS LE  
NOM.

Il me paroît qu'il y a plus d'un an, mon révérend père, que j'écrivis la relation (1) jointe à celle-ci: depuis ce temps-là, Dieu m'a tellement soutenue de sa main toute-puissante, qu'au lieu de reculer dans son service, il me semble que je m'y suis beaucoup avancée : qu'il soit béni à jamais!

Les visions et les révélations dont le Seigneur me favorisoit n'ont point cessé ; mais elles sont plus sublimes et plus élevées qu'elles n'étoient. Il m'a aussi enseigné une manière d'oraison plus avantageuse que la première, qui me met dans un plus grand détachement de toutes choses, et qui me donne bien plus de courage et de liberté d'esprit.

Mes ravissements sont si fort augmentés, qu'il m'est souvent impossible de les cacher ; ils me saisissent quelquefois avec tant d'impétuosité,

(1) C'est la relation qui précède.

qu'ils me jettent dans le dernier embarras : je perds l'usage de mes sens, et tout ce que je puis faire lorsque je suis en compagnie, est de tâcher de donner à entendre que ce sont les violens maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en défaillance : j'ai toujours un extrême soin d'y résister dans les commencemens ; mais très souvent, quelques efforts que je fasse, il n'est pas en mon pouvoir d'y réussir.

Dieu m'a fait de très grandes grâces en ce qui concerne la pauvreté, parce que non-seulement je ne voudrois pas avoir le nécessaire s'il ne me venoit d'aumônes, mais je désirerois avec ardeur d'être dans un lieu où l'on ne vécût que de charités ; car il me paroît que je ne pratique point si parfaitement les conseils de Jésus-Christ et le vœu de pauvreté dans une maison où je suis assurée que rien ne me manquera pour la nourriture et le vêtement, que dans une maison non rentée, où quelque chose pourrait me manquer. Les biens que la véritable pauvreté nous fait acquérir sont si grands et si précieux, que je souhaiterois beaucoup de ne les pas perdre.

La foi que j'ai que les paroles de Jésus-Christ doivent s'accomplir nécessairement est si vive, que je ne puis croire qu'il abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement, et qui ont une ferme confiance en sa bonté et aux soins paternels de sa providence. Ainsi, loin de craindre que quelque chose nous puisse manquer, la peine que j'ai lorsqu'on me conseille d'avoir des rentes m'est si sensible, qu'elle me contraint de m'en plaindre à Notre Seigneur, et d'avoir recours à sa miséricorde.

Je me sens bien plus touchée que je ne l'étois

autrefois des nécessités des pauvres ; la compassion que j'ai d'eux , et le désir que j'ai de les soulager me porteroient , si je suivais mon penchant , à me dépouiller pour les revêtir ; je n'ai plus d'horreur de leurs saletés , quoique je les touche et que je m'approche d'eux ; en quoi je reconnois que Dieu m'a fait une grâce signalée , parce que , encore que je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui , je n'avois pas naturellement pitié de leurs misères ; je ne puis donc douter que le Seigneur ne me l'ait donnée.

Je suis aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élèvent contre moi ; car bien qu'ils soient souvent très considérables et en très grand nombre , il me paroît que je n'en suis pas plus touchée que si j'étois stupide ; insensibilité si grande , que je ne crois pas avoir en cela rien à offrir à Notre Seigneur. Cet état naît très certainement de l'expérience que j'ai que ces murmures me sont avantageux , et qu'ils me font avancer dans la vertu , et aussi de ce qu'il me paroît presque toujours qu'on a raison de me blâmer. D'abord je sens une légère émotion qui n'est accompagnée ni de trouble , ni d'inquiétude , et qui ne me cause nulle aversion ; mais dès le moment que je commence à faire oraison , tout cela s'efface tellement de mon esprit , que si je m'aperçois qu'on me plaigne , je ne puis m'empêcher d'en rire en moi-même , tant je fais peu de cas de toutes les injustices qu'on peut nous faire dans ce monde : je les regarde comme un songe qui s'évanouit aussitôt qu'on s'éveille ; et elles me paroissent si méprisables , qu'elles ne méritent seulement pas qu'on y pense , ni qu'on en ait la moindre peine.

J'ai déjà dit , ce me semble , que Dieu m'a

donné plus de désir de le servir, plus d'amour pour la solitude et plus de détachement des choses de la terre, par le moyen des visions dont j'ai parlé : visions qui me font voir si clairement le néant et la vanité de tout ce que le monde estime, que je compte pour peu de me séparer de mes amis, et encore moins de mes proches, dès qu'il s'agit de la gloire ou du service de Dieu. Pour mes proches, ils me sont d'ordinaire fort à charge, surtout lorsqu'ils m'empêchent de rendre à la majesté de Dieu les services dont nous lui sommes redevables. Comme donc je ne suis alors avec eux que malgré moi, je les quitte librement et avec plaisir, et par-là je trouve du repos en toutes choses.

J'ai reçu dans l'oraison divers avis qui m'ont été fort utiles : Dieu ne cesse point de me combler de ses grâces, et de me faire tous les jours de nouvelles faveurs qui m'engagent de plus en plus à son service, quoique je sois encore si imparfaite que d'être trop sensible à la consolation que j'en reçois : néanmoins le peu de pénitence que je fais, et l'honneur qu'on me rend, me donnent une extrême peine.

*(Il y avoit en cet endroit une ligne marquée comme elle l'est ici.)*

Il y a environ neuf mois que j'ai commencé cette lettre : depuis ce temps-là, non-seulement Dieu m'a fait la grâce de persévérer dans son service, mais il m'a donné, si je ne me trompe, une liberté d'esprit supérieure à celle que j'avois ; car m'imaginant avoir besoin des créatures, je m'y confiois ; mais je sens bien à présent qu'on doit faire peu de fond sur elles, et qu'elles ne méritent d'être considérées que comme de petits scions de romarin, qui plient dès qu'on veut s'y appuyer, et qui

se rompent tout-à-fait sous le poids du moindre effort et de la moindre contradiction. Ainsi je suis persuadée par ma propre expérience, que le seul moyen de ne pas tomber, est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de confiance qu'en celui qui a bien voulu y être attaché pour l'amour de nous. C'est en lui seul que je trouve un ami véritable, et c'est par lui que je me sens tant de courage et tant de fermeté, que, pourvu qu'il ne m'abandonne pas, je me crois assez forte pour résister à toutes les puissances de la terre, si elles étoient soulevées contre moi.

Avant que cette vérité eût fait l'impression qu'elle a faite sur mon esprit, je prenois bien du plaisir à être aimée des créatures; mais à présent, loin de désirer qu'on ait de l'affection pour moi, j'en sens, ce me semble, de la peine, excepté de la part des personnes avec qui je traite de ce qui regarde ma conscience, ou à qui je crois pouvoir être utile; car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus facilement persuader de ce que je leur dis de la vanité et du néant de tout ce que le monde estime.

Dieu m'a fortifiée de telle sorte dans les persécutions, les contradictions et les travaux que j'ai eu à essayer depuis quelques mois, que, plus ils étoient grands, plus mon courage s'augmentoît, sans que je me sois lassée un moment de souffrir: non-seulement je n'avois nulle peine contre les personnes qui disoient du mal de moi, mais il me paroît que je les aimois encore davantage. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je sais bien que c'est une grâce dont le Seigneur m'a favorisée.

Il s'en faut bien que je sois aussi ardente que

je l'étois naturellement dans mes désirs : ils sont présentement si modérés, et je me trouve si tranquille, que lorsqu'ils s'accomplissent, également insensible et à la joie et à la tristesse, je ne m'aperçois presque pas qu'il m'en revienne du plaisir, excepté en ce qui concerne l'oraison : indifférence qui me fait paroître quelquefois toute stupide, comme en effet je le suis souvent pendant plusieurs jours.

Il me prend en certains temps de si violens désirs de faire des pénitences corporelles, que, si j'en fais quelques-unes, loin d'en ressentir de la peine, j'y trouve presque toujours des délices : j'en fais cependant bien peu, à cause que je suis très infirme.

La nécessité de manger, qui m'a donné très souvent une extrême peine, m'en donne à présent une excessive, principalement quand je suis en oraison : pénétrée d'une vive douleur, je ne puis m'empêcher de répandre des larmes, et de témoigner par mes plaintes la tristesse de mon cœur, sans presque savoir ce que je dis, ne pouvant prendre sur moi d'étouffer mon chagrin. Je ne me souviens pourtant pas d'avoir pleuré dans les plus grandes afflictions que j'ai eues, Dieu m'ayant donné une fermeté d'âme qui n'est pas commune parmi les femmes.

Je brûle plus que jamais du désir que Dieu se choisisse des hommes savans, dont il soit servi avec un parfait détachement de toutes les choses visibles qui ne sont que mensonge et amusemens d'enfans; je sens l'extrême besoin qu'en a l'Eglise, et j'en suis si touchée, qu'en comparaison je ne le suis presque pas de tout le reste : je ne cesse donc point de recommander à Dieu cette affaire,

persuadée qu'un de ces hommes excellens, vraiment touché de son amour, fera plus de fruit, et sera plus utile à sa gloire qu'un grand nombre d'autres tièdes ou ignorans.

Comme il paroît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi, il me paroît aussi que je ne craindrois pas de disputer seule contre tous les luthériens assemblés, pour les convaincre de leur erreur; car je ne puis penser à la perte de tant d'âmes, sans être saisie de douleur.

Dieu m'a fait voir clairement qu'il a bien voulu se servir de moi pour faire avancer quantité de personnes dans les voies de la perfection, et que, par un effet de sa pure bonté, il augmente de jour en jour mon amour pour lui.

Il me semble que, quand je m'étudierois à avoir de la vanité, il me seroit impossible d'en venir à bout, ne comprenant pas comment il se pourroit faire que je m'aveuglasse au point de m'imaginer que des vertus que je ne possède que depuis peu m'appartiennent, après m'être vue tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant à l'heure qu'il est que recevoir grâces sur grâces, sans rien faire pour Dieu. Par-là il est visible que je ne suis propre à quoi que ce soit. Ainsi je considère souvent avec une vraie confusion, que les autres s'avancent sans cesse dans le service de Dieu, et qu'il n'y a que moi qui ne lui rends nul service, et qui ne fais rien pour sa gloire: déclaration qui ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité si constante, qu'elle me fait souvent trembler par la juste appréhension d'être malheureusement séduite.

Je me rassure néanmoins en considérant les grands avantages qui me reviennent des visions

et des ravissements auxquels je suis sûre que je contribue aussi peu que si j'étois une souche. Cette certitude me calme; je me jette entre les bras de Dieu, et je me repose dans la confiance que j'ai que le plus ardent de mes désirs est de mourir pour lui, et qu'il n'y a ni plaisirs, ni contentemens que je ne sois prête à lui sacrifier, pour lui donner, à quelque prix que ce soit, aux P<sup>ères</sup> de tout, des marques de mon amour.

Il y a des jours que je pense à ce que dit saint Paul, quoique je ne sois pas sûrement dans une disposition aussi parfaite que la sienne : c'est qu'il me semble que je ne vis point, que je ne parle point et que je n'ai point de volonté, mais qu'il y a en moi un esprit qui m'anime, qui me conduit et qui me soutient. Me trouvant donc comme hors de moi-même, la vie m'est si ennuyeuse, que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu dans cet état qui m'est infiniment pénible, parce que je me vois séparée de lui, c'est de me soumettre pour son amour à vivre aussi long-temps qu'il lui plaira : mais je voudrois que ce fût en soutenant de grands travaux et de continuelles persécutions, parce qu'inutile à tous, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne souhaite d'endurer pour mériter un peu plus, je veux dire, pour accomplir un peu plus parfaitement la volonté de Dieu. De sa part il a toujours accompli les révélations qu'il m'a faites dans l'oraison; mais quelquefois ce n'a été qu'après plusieurs années.

La connoissance qu'il m'a donnée de son infinie grandeur et de son admirable conduite, est si lumineuse, que je n'en puis soutenir l'éclat, ni presque y penser sans tomber en défaillance :

mais ensuite je demeure dans un merveilleux recueillement.

Dieu prend un si grand soin de me préserver de l'offenser, que j'en suis quelquefois dans le dernier étonnement; il est clair que c'est un effet de sa bonté, et que de ma part, source inépuisable que je suis de péchés et de méchancetés, je n'y contribue presque rien; méchancetés si habituelles, qu'il me paroisoit, avant que Notre Seigneur m'eût fait tant de grâces, qu'il m'étoit impossible de ne les plus commettre. Si donc je désire que ma malice soit connue, c'est afin qu'elle fasse éclater le pouvoir infini de celui qui triomphe de tout. Qu'il soit béni et loué éternellement!

*Amen.*

La sainte écrivit au bas de cette relation ce qui suit, après avoir mis en tête le nom de *Jésus*, comme elle faisoit d'ordinaire.

### JÉSUS.

J'ai donné, mon révérend père, à mon confesseur la relation que je vous envoie, et qui n'est pas écrite de ma main, il l'a transcrite de la sienne sans y rien ajouter ou diminuer. C'est un homme très spirituel et grand théologien; je ne lui cachois rien de tout ce qui se passoit en mon âme; il le communiquoit ensuite à d'autres docteurs très éclairés, surtout au révérend père Mancio. Comme donc ils n'y ont rien trouvé que de conforme à l'Écriture-Sainte, je goûte à présent la douceur d'une profonde paix, quoique persuadée que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois extrêmement me défier de moi-même. C'est aussi ce que j'ai toujours fait

malgré ma répugnance. Souvenez-vous, s'il vous plaît, mon révérend père, que tout ce que je vous communique est sous le secret de la confession, et ne m'oubliez pas, je vous prie, dans vos saintes prières.



## CHAPITRE XVIII.

TROISIÈME RELATION FAITE EN 1576, AU PÈRE ALVAREZ, JÉSUI TE, L'UN DE SES DIRECTEURS, OU LA SAINTE REPREND TOUTE L'HISTOIRE DE SON ORAISON, ET NOMME LES PERSONNES DONT ELLE A PRIS CONSEIL SUR CETTE MATIÈRE.

IL y a quarante ans que la religieuse que vous savez a pris l'habit. Dès la première année, elle commença à méditer, pendant quelques heures du jour, sur les mystères de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, et sur ses péchés, sans jamais élever son esprit à rien de surnaturel : elle considéroit seulement les créatures, ou d'autres objets qui la portoient, tantôt à se convaincre du peu de durée des choses d'ici-bas, tantôt à admirer la grandeur de Dieu dans ses ouvrages, et l'amour qu'il nous porte. Cette considération l'excitoit de plus en plus à servir un si bon maître, et beaucoup plus que la crainte qui n'a jamais été son motif. Elle nourrissoit en elle un désir très vif de voir Dieu glorifié, et son Eglise augmentée ; c'étoit là le sujet de toutes ses prières ; elle ne pensoit nullement à elle, et il lui sembloit qu'elle se seroit peu embarrassée d'endurer les plus grands tourmens, pour obtenir de Dieu quelque

chose de ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur, ne fût-ce que la moindre chose.

Elle vécut ainsi pendant vingt-deux ans dans de grandes sécheresses, sans qu'il lui vint en pensée de désirer rien de plus. Elle étoit si convaincue de sa bassesse, qu'il ne lui sembloit pas qu'elle fût digne d'élever son esprit jusqu'à Dieu; et elle regardoit comme une grande grâce qu'il lui faisoit, de la souffrir devant lui pour le prier, ou pour lire de bons livres.

Il fut question, il y a environ dix-huit ans, de la fondation qu'elle fit à Avila du premier monastère des carmélites réformées; mais deux ou trois ans avant cette fondation (je crois que c'est trois ans), elle commença à s'apercevoir qu'on lui parloit quelquefois intérieurement, et elle eut même quelques visions ou révélations, toujours dans l'intérieur de son âme, car elle n'a jamais rien vu ni entendu par les yeux et les oreilles du corps, hors deux fois qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qu'on lui disoit. Quand elle avoit de ces visions intérieures, la représentation des objets ne duroit pas pour l'ordinaire plus qu'un éclair; mais les objets ne laissoient pas de demeurer aussi fermement imprimés dans son esprit, et même plus que si elle les eût vus des yeux du corps.

Elle étoit pour lors si peureuse de son naturel, qu'elle n'osoit quelquefois demeurer seule, même pendant le jour, et comme, quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvoit se soustraire à ces visions, elle en étoit extrêmement affligée, craignant que ce ne fût une tromperie du démon. Elle commença donc d'en parler à des personnes spirituelles de la compagnie de Jésus.

Ces personnes furent entre autres le Père Araos, qui étoit commissaire de la compagnie, et qui vint à passer où elle étoit.

Le Père François (\*), auparavant duc de Gandie, avec qui elle eut deux entretiens à ce sujet.

Le Père provincial Gilles Gonzalez qui est à présent à Rome.

Celui qui est actuellement provincial en Castille, qu'elle n'a pourtant pas tant pratiqué que le Père Gonzalez.

Le Père Balthasar Alvarez, actuellement recteur à Salamanque, qui l'a confessée pendant six ans.

Le Père Salazar, recteur actuel de Cuença.

Le Père Ripalda, recteur de Burgos, et celui-ci étoit assez mal disposé en sa faveur sur les récits qu'on lui avoit faits, jusqu'à ce qu'il eût conféré avec elle.

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, consultant de l'inquisition.

Un autre Père qui étoit recteur à Salamanque lorsqu'elle lui parla.

Le docteur Guttiérez, et quelques autres Pères de la compagnie qu'elle a trouvés dans les différens endroits où ses fondations l'ont appelée, et dont elle a recherché l'entretien sur la réputation qu'ils avoient de spiritualité.

Elle communiqua aussi beaucoup des affaires de son âme avec le vénérable Père d'Alcantara, saint homme, de la réforme de saint François. Ce fut lui qui contribua le plus à faire entendre que cette religieuse étoit conduite par l'esprit de Dieu.

(1) C'est saint François de Borgia.

On passa plus de six années à faire différentes épreuves, comme elle l'a écrit plus au long, et comme on verra encore par la suite; mais on avoit beau faire des épreuves, elle avoit beau s'affliger et répandre des larmes, elle n'en étoit que plus sujette aux suspensions et aux ravissements, et même avec un sentiment de douleur.

On faisoit pour elle quantité de prières, et l'on disoit beaucoup de messes pour obtenir de Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, parce que sa frayeur étoit extrême quand elle n'étoit point en oraison. Cependant on remarquoit en elle un grand progrès dans la perfection, sans que ce progrès fût accompagné de vaine gloire, ni de la moindre tentation qui y eût rapport; au contraire, elle étoit toute honteuse que cela fût su. Elle ne parloit même jamais de ce qu'elle éprouvoit au-dedans d'elle, à moins que ce ne fût à ses confesseurs, ou à gens de qui elle pût recevoir quelque lumière; et même cela lui coûtoit davantage à révéler que si c'eût été de grands péchés, parce qu'il lui sembloit qu'ils alloient se moquer d'elle, et traiter ce qu'elle leur disoit de contes de femmelettes, chose qu'elle a toujours eue en aversion.

Il y a encore treize ans plus ou moins, toujours étoit-ce après la fondation du couvent de Saint-Joseph d'Avila, où elle avoit passé en sortant de son premier couvent: il y a, dis-je, à peu près ce temps-là, qu'il vint à Avila un inquisiteur; je ne sais s'il l'étoit de Tolède, mais je suis bien sûr qu'il l'avoit été de Séville; c'étoit dom Soto, aujourd'hui évêque de Salamanque. Elle fit en sorte d'avoir un entretien avec lui pour s'assurer davantage; elle lui rendit compte de tout. La ré-

ponse de cet inquisiteur fut qu'il ne trouvoit rien dans ce qu'elle lui disoit qui pût regarder son office, puisque tout ce qu'elle voyoit et entendoit dans l'oraison ne servoit qu'à l'affermir de plus en plus dans la foi catholique ; et en effet elle a toujours été et est encore très ferme sur ce point. Elle a toujours désiré sincèrement la gloire de Dieu et le salut du prochain , à tel point que , pour sauver une seule âme , elle endureroit volontiers mille morts.

Cependant , comme cet inquisiteur la vit si fort dans la peine , il lui conseilla de mettre par écrit tout ce qui lui arrivoit dans l'oraison , et même toute l'histoire de sa vie , sans en rien omettre , et de communiquer cet écrit au Père-maître d'Avila , qui étoit un homme fort éclairé sur ces matières ; après quoi elle pourroit se tenir tranquille. Elle suivit ce conseil ; elle écrivit sa vie et ses péchés. Le Père d'Avila lui fit réponse , la consola et la rassura. Cette relation étoit telle , que tous les théologiens qui la virent , et qui étoient les confesseurs de cette religieuse , disoient qu'elle contenoit des avis salutaires pour la vie spirituelle : ils lui ordonnèrent de la transcrire , et de composer un autre petit livre pour servir d'instruction à ses filles , car elle étoit alors prieure.

Avec tout cela , comme il n'étoit pas absolument impossible que des personnes spirituelles se trompassent aussi-bien qu'elle , elle ne laissoit pas de temps à autre de retomber dans ses premières frayeurs. Elle pria donc son confesseur de trouver bon qu'elle communiquât sa situation à quelques théologiens du premier ordre , quand ce ne seroit pas des personnes fort adonnées à l'oraison , parce qu'elle ne désiroit autre chose que de

savoir si ce qui lui arrivoit n'avoit rien de contraire à l'Écriture-Sainte. Ce n'est pas qu'elle ne se consolât quelquefois, en considérant que, quand même elle eût mérité par ses péchés de tomber dans l'illusion, il n'y avoit pas d'apparence que Dieu permit que tant de bonnes âmes, qui désiroient l'éclairer, y tombassent de même.

Ce fut dans l'intention que je viens de dire, qu'elle commença à consulter les Pères de l'ordre de saint Dominique, qui avoient été autrefois ses confesseurs, avant qu'il fût question chez elle d'aucun effet surnaturel. Ce ne fut pourtant pas aux mêmes Pères qui l'avoient déjà confessée qu'elle s'adressa, mais à d'autres du même ordre. Voici les noms de ceux qu'elle consulta.

Le Père Vincent Baron qui la confessa durant un an et demi à Tolède : il étoit alors consulteur du saint-office, et il l'avoit pratiquée long-temps avant toutes ces choses. C'étoit un homme d'une érudition profonde : il la rassura beaucoup, comme avoient fait les Pères jésuites dont j'ai parlé ; ils s'accordoient tous à lui demander ce qu'elle pouvoit craindre, puisqu'elle n'offensoit pas Dieu, et qu'elle étoit persuadée de sa propre misère.

Le Père Pierre Ibagnez, qui étoit professeur à Avila.

Le Père-maître Dominique Bagnez, qui est à présent régent du collège de Saint-Grégoire de Valladolid : il fut son confesseur pendant six ans ; et depuis ce temps-là elle a toujours continué de lui demander par lettres ses avis dans les occasions où elle a cru en avoir besoin.

Le Père-maître Chaves.

Le Père-maître Barthélemi de Médine, professeur en l'université de Salamanque. Comme elle

savoit qu'il étoit fort prévenu contre elle , sur le récit qu'on lui avoit fait des choses dont il s'agit , elle se persuada que , n'étant retenu par aucun égard , il lui diroit plus franchement qu'une autre si elle étoit dans l'illusion ; il y a de cela un peu plus de deux ans. Elle voulut se confesser à lui , et eut une grande communication avec lui durant le séjour qu'elle fit à Salamanque : elle lui fit lire aussi les mémoires de sa vie , afin qu'il fût mieux informé ; mais il la rassura autant et plus que les autres n'avoient fait , et fut depuis un de ses meilleurs amis.

Le Père Philippe de Ménéèsès , qui la confessa quelque temps , lorsqu'elle alla fonder le couvent de Valladolid. Il étoit alors recteur du collège de Saint-Grégoire ; et quelque temps auparavant , ayant ouï parler de ce dont il s'agit , il avoit eu la charité d'aller exprès à Avila pour s'entretenir avec elle , dans le dessein de la détromper , s'il la trouvoit dans l'illusion , ou de la défendre contre la calomnie , si elle étoit dans la bonne voie. Il fut fort satisfait d'elle.

Le Père provincial Salinos , homme d'une grande sainteté , et le Père Présenté-Lunar , prieur de Saint-Thomas d'Avila , avec lesquels elle eut une communication particulière.

Et enfin le père Jacques de Yangués , professeur à Ségovie.

Parmi ces Pères il y en avoit plusieurs qui étoient gens de grande oraison , et peut-être l'étoient-ils tous.

Elle a encore consulté d'autres personnes , en ayant eu assez d'occasions durant tant d'années que ses craintes ont duré , et qu'elle a été obligée de se transporter en divers lieux pour ses fonda-

tions. On a fait quantité d'épreuves, car tout le monde souhaitoit de pouvoir l'instruire, et ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer, et à convaincre ceux qui les faisoient. Elle étoit toujours prête à faire ce qu'on lui ordonnoit, et rien ne l'affligeoit davantage que quand elle ne pouvoit pas obéir en ce qui concernoit ces choses surnaturelles. Son oraison et celle des religieuses qu'elle a fondées, est toujours animée d'un désir ardent de la propagation de la foi; et c'est à cette intention, autant que pour le bien de son ordre, qu'elle a fondé son premier monastère.

Elle a toujours dit que, si quelques-unes de ces choses surnaturelles qu'elle éprouvoit lui eussent inspiré le moindre sentiment contraire à la foi catholique et à la loi de Dieu, elle ne se seroit pas amusée à aller chercher des docteurs, ni à faire des épreuves, mais qu'elle auroit aussitôt reconnu que c'étoit l'ouvrage du démon.

Jamais elle n'a réglé sa conduite sur ce qui lui avoit été inspiré dans l'oraison; et quand ses confesseurs lui disoient de faire le contraire, elle leur obéissoit sans la moindre répugnance, et les instruisoit de tout ce qui lui arrivoit. Quelque assurance qu'on pût lui donner que c'étoit Dieu qui agissoit en elle, jamais elle n'a cru cela assez déterminément pour en jurer, quoique, à en juger par les effets et par les grandes grâces qu'elle recevoit, elle eût tout lieu de croire que du moins quelques-unes de ces choses lui venoient de Dieu. Ce qu'elle a toujours désiré le plus, ç'a été d'acquérir des vertus; et c'est aussi ce qu'elle a le plus recommandé à ses religieuses, ayant accoutumé de leur dire que l'âme la plus humble et la plus mortifiée est aussi la plus parfaite.

Le Père-maitre Dominique Bagnez, qui demeure à Valladolid, est celui avec qui elle a toujours eu, et a encore le plus de communication : elle lui a remis la relation de sa vie dont je viens de parler, et il l'a présentée au saint-office à Madrid, suivant ce qu'elle a appris. Sur tout ce qui y est contenu, elle se soumet à la foi catholique et à l'Eglise romaine : mais personne n'y a encore trouvé à redire, parce que les choses dont il s'agit ne dépendent pas de nous, et que Notre Seigneur ne demande pas l'impossible.

La raison pourquoi la situation de cette religieuse s'est si fort divulguée, c'est que, comme elle étoit toujours dans la crainte, et qu'elle a été obligée de se consulter à plusieurs personnes, les uns l'ont dit aux autres ; et de plus, on a abusé de la relation qu'elle avoit écrite. On ne sauroit croire combien ce coup lui a été sensible ; ç'a été une des plus grandes croix qu'elle ait éprouvées, et il lui en a bien coûté des larmes. Ce n'étoit point par un sentiment d'humilité qu'elle se chagrinoit, c'étoit, au contraire, son amour-propre qui souffroit de ce qu'elle étoit devenue le sujet des conversations. Il a paru que Dieu n'a permis cela que pour la mortifier vivement pendant quelque temps ; car ceux qui disoient du mal d'elle plus que tous les autres, ont ensuite été ceux qui en ont dit le plus de bien.

Elle a toujours évité avec le plus grand soin de s'en rapporter, sur les états de son âme, aux personnes qu'elle jugeoit disposées à tout attribuer à Dieu, dans la crainte que ces personnes-là ne fussent aussi-bien qu'elle les dupes du démon. Mais quand elle trouvoit des gens plus soupçonneux, c'étoit avec eux qu'elle traitoit plus volon-

tiers ; quoique ceux-ci ne laissassent pas de lui faire de la peine , quand , pour l'éprouver , ils ne lui marquoient qu'un mépris général pour toutes ces choses , parce qu'il y en avoit quelques-unes qui lui paroissent évidemment venir de Dieu. Elle n'eût pas voulu qu'on eût condamné le tout si décisivement , n'ayant point de raison de le faire , ni qu'on eût aussi ajouté foi à tout indistinctement , comme venant de Dieu , parce qu'elle comprenoit fort bien qu'il pouvoit y avoir de l'illusion en quelque chose ; aussi n'a-t-elle jamais cru pouvoir marcher avec une assurance entière dans un chemin si dangereux.

Elle a toujours fait son possible pour n'offenser Dieu en aucune manière , et elle a toujours été obéissante. Moyennant ces deux dispositions et la grâce de Dieu , elle a compté que ces choses surnaturelles ne l'empêcheroient pas de faire son salut , quand même elles viendroient du démon.

Depuis qu'elle les a éprouvées , elle s'est sentie portée de plus en plus à rechercher ce qui est de plus parfait , et elle a presque toujours eu un grand désir de souffrir : et de là cette consolation qu'elle a éprouvée dans les différentes persécutions qu'on lui a suscitées , qui n'ont pas été en petit nombre , et cet amour tout particulier pour les personnes qui la persécutoient ; de là aussi ce grand attrait pour la pauvreté et pour la solitude , et ce désir ardent de sortir de ce lieu d'exil pour voir Dieu. Ce sont ces effets et d'autres de même nature qui l'ont enfin déterminée à se tranquilliser , ne pouvant pas se figurer , non plus que ceux qu'elle avoit consultés , qu'un esprit qui la laissoit avec de si bonnes dispositions pût être mauvais. Ce

n'est pas qu'elle soit exempte de toute crainte, mais cette crainte ne la fatigue plus tant.

Son esprit ne lui a jamais suggéré d'user de dissimulation, mais, au contraire, l'a toujours portée à l'obéissance. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme on l'a déjà dit; mais les choses se présentent à elle d'une manière si subtilé et si intellectuelle, que quelquefois, et surtout dans les commencemens, elle se figuroit que c'étoit une imagination, d'autres fois aussi elle ne le pouvoit croire. Ces sortes de choses n'étoient pas continues, mais lui arrivoient le plus souvent dans les cas de quelque tribulation; comme cette fois, par exemple, qu'elle venoit de passer plusieurs jours dans des tourmens intérieurs inexprimables, et dans un trouble affreux, qu'excitoit en son âme la crainte d'être trompée par le démon. C'est ce qui est expliqué tout au long dans cette relation, où elle a aussi-bien publié ses péchés que tout le reste, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation.

Etant donc dans cette affliction qui étoit si extrême qu'on ne peut la dépeindre, elle ne fit qu'entendre ces paroles : *C'est moi, ne crains rien* : et tout aussitôt son âme demeura tellement tranquille, courageuse et assurée, qu'elle ne pouvoit comprendre elle-même d'où lui pouvoit venir un si grand bien. Et en effet, tout ce que ses confesseurs et les docteurs qu'elle avoit consultés avoient pu lui dire jusqu'alors, n'avoit pas été capable de lui procurer la paix que ce peu de paroles lui rendit en un instant.

D'autres fois il lui est arrivé de se trouver merveilleusement fortifiée par des visions; et sans ce secours, elle n'eût jamais été capable de suppor-

ier, comme elle l'a fait, de si grands travaux et tant de contradictions, outre ses maladies qui ont été sans nombre, principalement depuis son entrée en religion. Elle n'en a plus à présent de si fréquentes, mais elle n'est jamais sans souffrir, tantôt plus, tantôt moins; c'est son ordinaire. S'il lui arrive de rendre quelque petit service à Notre Seigneur, ou d'en recevoir quelque grâce, ces choses s'effacent bien vite de sa mémoire: ou si quelquefois elle s'en souvient, il ne dépend pas d'elle d'y arrêter son attention, comme elle fait sur ses péchés. Elle est toujours plongée dans cette affligeante idée, comme dans un borbier infect.

La considération de l'énormité de ses péchés, et du peu qu'elle a fait pour Dieu, est sans doute ce qui l'empêche d'être tentée de vaine gloire; jamais son esprit ne lui a rien représenté qui ne fût pur et chaste; et il ne lui semble pas qu'elle puisse avoir des pensées d'une autre nature, s'il est vrai que ce soit l'esprit de Dieu qui agisse sur elle, d'autant plus qu'elle n'a nul soin de son corps, et n'y pense seulement pas, tant elle est remplie de Dieu.

Elle conserve aussi toujours une grande crainte de rien faire qui puisse offenser Dieu, et un grand désir d'accomplir en tout sa volonté. C'est la grâce qu'elle ne cesse de lui demander; et il lui semble qu'elle est si bien affermie dans cette résolution, qu'il n'y a chose au monde que ses confesseurs ne lui fissent faire, et qu'elle n'exécutât sur-le-champ, avec la grâce de Dieu, pour peu qu'elle crût par là lui être plus agréable. Persuadée qu'elle est, qu'il aide toujours ceux qui dans leurs entreprises ont pour objet son service et sa gloire, rien ne la

touche en comparaison de ce motif, et elle ne songe non plus à travailler pour elle, que si elle n'existoit pas, du moins autant qu'elle peut juger d'elle-même, et que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est écrit dans ce papier, est exactement vrai. On peut le vérifier par le moyen des personnes avec qui elle communique depuis vingt ans.

Très souvent son esprit la porte à glorifier Dieu, et elle voudroit que tout le monde s'y portât comme elle, quelque chose qu'il lui en pût coûter. De là vient le désir qu'elle a du salut des âmes qui ne la quitte point. Et quant au mépris souverain qu'elle a pour toutes les choses du monde, il vient sans doute de l'habitude qu'elle a prise d'en comparer la misère et la honte, avec le prix inestimable des biens spirituels et éternels.

Voici maintenant, mon révérend Père, comme se fait la vision, puisque vous le voulez savoir. On ne voit rien, ni intérieurement, ni extérieurement, parce qu'elle ne réside point dans l'imagination; mais l'âme, sans rien voir, conçoit l'objet, et sent de quel côté il est, plus clairement que si elle voyoit, excepté que rien de particulier ne se présente à elle; mais c'est comme si, étant dans l'obscurité, on sentoit quelqu'un auprès de soi; car quoiqu'on ne le pût pas voir, on ne laisseroit pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout-à-fait juste, car celui qui est dans l'obscurité peut juger qu'une personne est auprès de lui, par quelque moyen, soit par le bruit qu'elle fait, soit parce qu'il l'entrevoit, et la connoît d'auparavant; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela, et sans le secours d'aucune parole, ni intérieure, ni extérieure,

L'âme conçoit très clairement quel est l'objet qui se présente à elle, de quel côté il est, et quelquefois ce qu'il veut lui dire. Par où et comment elle conçoit cela, c'est ce qu'elle ignore; mais la chose se passe ainsi, et sans qu'elle puisse juger du temps que cela dure; et quand une fois l'objet s'est éloigné d'elle, elle a beau vouloir se le représenter encore de la même façon; elle n'en peut venir à bout. Ce n'est plus que l'effet de son imagination, et non pas, comme auparavant, une représentation indépendante du concours de l'homme. Il en est de même de toutes les choses surnaturelles; et de là vient que l'âme à qui Dieu fait ces sortes de grâces, loin de s'en glorifier, en devient plus humble qu'auparavant, parce qu'elle reconnoît que c'est un don de Dieu dont elle ne peut se dégager, comme elle ne peut se le procurer en aucune manière. Cette considération redouble son amour et son zèle pour un si puissant Seigneur, qui peut faire ce que nous ne pouvons seulement pas concevoir, du moins en ce monde. C'est ainsi que, quelque savant qu'on soit, on reconnoît toujours qu'il y a des sciences où l'on ne peut pas atteindre. Que celui qui donne ces biens précieux soit à jamais béni!

---

## TABLE.

Avis de l'Editeur.	j
Notice sur M. Emery.	ii
Préface.	vj
Abrégé de la vie de sainte Thérèse.	xxxv

### PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. Sentimens de piété de sainte Thérèse dans sa plus tendre jeunesse.	Pag. 1
II. Importance de ne lire dans la jeunesse que de bons livres, et de ne fréquenter que des personnes vertueuses.	4
III. Avantage de la dévotion à saint Joseph.	7
IV. Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.	8
V. Conseils aux personnes qui aspirent à la perfection, sur le courage, l'humilité, le mépris de la santé, et le zèle.	11
VI. Combien il est avantageux d'avoir un directeur savant.	14
VII. La voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense.	16
VIII. Union entre les personnes qui servent Dieu.	18
IX. C'est une fausse humilité de ne point tomber d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.	19
X. Confiance dans la bonté et la puissance de Dieu, et mépris que nous devons faire du démon.	22
XI. Importance de la piété dans les rois : dispositions de la sainte sur ce sujet.	24

- XII. Les grands sont plus à plaindre qu'on ne pense. 27
- XIII. Combien il est embarrassant de traiter avec les grands de la terre. 30
- XIV. Etat déplorable d'une âme qui est en péché mortel. 32
- XV. Vision de l'enfer. Réflexions de sainte Thérèse. 34
- XVI. Exemple frappant de pénitence dans saint Pierre d'Alcantara. 38
- XVII. Danger de croire posséder des vertus qu'on n'a pas. C'est dans la pratique seulement qu'on reconnoît si nous avons la patience, l'humilité et la pauvreté. 41
- XVIII. Fausses humilités et pénitences indiscretes. 46
- XIX. Amour de Dieu, ses signes et ses avantages. 48
- XX. Les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères. 53
- XXI. Liberté sainte et ennemie des scrupules, avec laquelle doivent agir ceux qui servent le Seigneur. 54
- XXII. Les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber. Avis aux carmélites. 56
- XXIII. Il est des personnes que de petites attaches arrêtent dans le chemin de la perfection. Conseils que leur donne la sainte. 58
- XXIV. Mépris de l'honneur. 62
- XXV. Respect que l'on doit avoir pour ce qui ne nous paroît pas intelligible dans l'Écriture-Sainte. 65
- XXVI. Diverses sortes de paix dont quelques personnes se flattent. Exemples que la sainte en rapporte. Excellens avis qu'elle y ajoute. Des moyens dont Dieu se sert pour faire amitié avec les âmes, et de l'amour qu'on doit avoir pour le prochain. 68

XXVII. Dévotions suspectes ou mal entendues.	72
XXVIII. Il est plus avantageux de ne pas communier, que de communier sans l'avis de son directeur. Exemples singuliers en cette matière.	76
XXIX. Effets de la sainte eucharistie. Importance de l'action de grâces.	83
XXX. Effets admirables de l'amour de Dieu : et quels sont ceux que la réception de la sainte eucharistie doit opérer dans les âmes.	89

## SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. Joie et changement de sainte Thérèse au moment où elle prit l'habit de religieuse.	94
II. Les troubles de la religion en France ont engagé sainte Thérèse à établir une observance si étroite dans son ordre.	96
III. Joie de sainte Thérèse et de ses filles, lorsque dans la fondation de leurs monastères, elles étoient parvenues à la clôture.	99
IV. Exhortation aux religieuses du monastère de saint Joseph d'Avila, sur la pauvreté : avantages qu'elle procure.	100
V. Vive recommandation aux mêmes religieuses de ne point construire de beaux bâtimens.	105
VI. Obligation, dans les monastères de religieuses, de prier Dieu pour les ecclésiastiques et les religieux qui travaillent dans le monde. Prière de sainte Thérèse.	107
VII. Amitiés particulières très dangereuses dans les communautés.	113
VIII. Langage que doivent tenir les religieuses.	116
IX. Attachement à son confesseur souvent très	

- préjudiciable : liberté de le changer et d'en consulter un autre. 118
- X. Amour spirituel des âmes parfaites pour Dieu et pour ceux qui peuvent contribuer à leur salut. Manière dont elles aiment les autres créatures. 126
- XI. Qualités admirables de l'amour que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est d'avoir part à leur amitié. La compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les foiblesses d'autrui. 131
- XII. Amitié compatissante et en même temps généreuse que doivent avoir les religieuses les unes pour les autres : elle éloigne la division qui est la peste des monastères. 135
- XIII. Détachement des parens, nécessaire et très utile à une religieuse. 139
- XIV. On doit se détacher de soi-même, et ne pas prendre tant de soin de son corps. 143
- XV. On ne doit point se plaindre pour de légères indispositions, ni tant appréhender la mort. 148
- XVI. Nécessité de la mortification intérieure. 152
- XVII. Combien il est important de mépriser les prééminences, et de ne point murmurer d'aucune préférence donnée aux autres, quelque mal fondée qu'elle puisse être. 154
- XVIII. Suite du même sujet. 161
- XIX. On ne doit point s'excuser, quoiqu'on soit repris sans sujet. 165
- XX. Quel malheur c'est d'introduire une mauvaise coutume. 169
- XXI. Une novice, qui ne s'avance pas dans l'humilité et le détachement, ne convient point au monastère, et le monastère ne lui convient pas. 170
- XXII. On ne doit point admettre au nombre

- des religieuses, des filles qui ne montrent pas de l'esprit et du bon sens. 172
- XXIII. Effets de la mélancolie; moyens dont on peut user pour remédier à un si grand mal, si dangereux dans les monastères. 173
- XXIV. Vaines excuses des religieuses tièdes. 178
- XXV. Exhortations aux carmélites sur la persévérance dans l'esprit de leur état, et sur le désintéressement dans la réception des novices. 179
- XXVI. Manière dont les supérieures doivent se conduire, et discrétion avec laquelle elles doivent faire pratiquer la mortification et l'obéissance. 183
- XXVII. Avis de sainte Thérèse à ses religieuses, et dont la plupart conviennent à tous les fidèles. 187
- XXVIII. Autre avis de sainte Thérèse. 195
- Avis donnés par la sainte depuis sa mort, par le moyen de l'illustre et vénérable fille Catherine de Jésus, fondatrice du couvent de Veas, au Père Jérôme Gratien, premier provincial de la réforme, et aux carmélites. 199

### TROISIÈME PARTIE.

- CHAPITRE I. Il ne faut point écouter ceux qui prétendent que la voie de l'oraison mentale est dangereuse pour les femmes. 208
- II. Il n'y a point de véritable oraison vocale sans la mentale : injustice des hommes qui blâment l'oraison mentale. 212
- III. Peines des personnes qui sont partagées entre Dieu et le monde : et combien il leur importe de ne point abandonner l'oraison. 215
- IV. Continuation de l'oraison durant les infirmités. 219
- V. Les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager. 220

- VI. Etat et tentation des âmes qui, après avoir renoncé au péché, travaillent à s'unir plus parfaitement à Dieu dans l'oraison. Conseils et exhortations de la sainte. 224
- VII. Erreur des auteurs qui conseillent de ne point envisager l'humanité de Notre Seigneur dans l'oraison. 227
- VIII. Moyens d'être recueillis dans l'oraison. 230
- IX. Utilité du recueillement et de la pensée que Dieu est dans nous-mêmes. 236
- X. On peut, sans le don de l'oraison mentale et contemplative, parvenir à la perfection. 241
- XI. L'action ou le service de Dieu doit être la fin de la contemplation. 245
- XII. L'obéissance et la charité peuvent nous élever à la plus haute perfection : ces deux vertus préférables à toutes les consolations de l'oraison et aux ravissemens même. On ne doit point craindre de quitter l'oraison et la solitude, lorsque les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la sainte en rapporte, et conseils qu'elle donne. 248
- XIII. Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union. 257
- XIV. Oraison de ravissement ou d'extase; état de l'âme dans cette oraison; réflexions et sentimens admirables de la sainte. 360
- XV. Conseils sur les visions et les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison. 274
- XVI. Première relation de la manière d'oraison et de l'état de l'âme de sainte Thérèse, en 1560, faite par elle-même, et adressée à saint Pierre d'Alcantara, l'un de ses directeurs. 278
- XVII. Seconde relation écrite en 1562, et envoyée à l'un de ses directeurs dont on ne sait pas le nom. 293

XVIII. Troisième relation faite en 1576, au Père Alvarez, jésuite, l'un de ses directeurs, où la sainte reprend toute l'histoire de son oraison, et nomme les personnes dont elle a pris conseil sur cette matière.

302

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

L'ESPRIT

DE

STE. THÉRÈSE.

—

TOME I.

L'ESPRIT

DE

STE. THÉRÈSE.

—

TOME II.











# MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa  
de Jesús.

Número.....	1613	Precio de la obra.....	Ptas. ....
Estante.....	12	Precio de adquisición. »	.....
Tabla.....	3	Valoración actual.....	»

LVI

311

17

EMERY

L'ESPÉRANCE  
DE  
SAINTE THÉRÈSE

1613.